

De 1872 à sa mort, elle ne donna à l'édition Lemerre qu'un petit roman Méline, non que l'inspiration lui manquât mais les forces, elles s'épuisèrent. On l'envoya à Pau pour la ragail-lardir à l'air du Midi, en vain. Son chant s'est arrêté là.

Louisa Siéfert trouva de très beaux accents, à ne citer qu'un vers par ci, par là, particulièrement heureux, on pourrait la ranger parmi les beaux poètes de sa génération. Il lui manqua pour cela l'art de la composition, ses sculptures, ses bas-reliefs sont beaux en soi, le bâtiment manque d'architecture. Contentons-nous d'admirer les frises et les chapiteaux et le clair de Lune d'Avril qui se promène sur le banc abandonné par les amoureux de tout à l'heure, poudrant de sa pâleur blafarde les morts oubliés.

Je le vois errer d'arbre en arbre
 Comme un doux poète étonné,
 Et prêter des blancheurs de marbre
 Au banc de pierre abandonné.

 Ainsi promeneur pâle et triste,
 Hôte des tombeaux délaissés,

 Là-bas échevelant le saule
 Qui pleure les morts oubliés
 Et chargeant sur sa blanche épaule
 Les linceuls qu'il a déliés.



MALVINA BLANCHECOTTE

Ouvrière-Poète

Les romantiques ont inventé la littérature populaire. Curieux de légendes, de contes à la veillée, de traditions paysannes, ils ouvrirent leurs bras aux poètes issus des couches populaires. Bien souvent ils furent victimes de leur crédulité; les auteurs ouvriers, paysans, ne peuvent écrire avec art, s'exprimer librement ou simplement être entendus qu'à la condition d'avoir fait - en secret et pour leur compte - leurs humanités. Autodidactes, le mot est trop ambiguë pour les caractériser; privés de la fréquentation régulière des classes les maîtres sont venus à domicile par le livre; les veillées laborieuses remplacèrent l'usage des fonds de culottes sur les bancs de l'école. Ils n'apprennent que ce qui leur tient à coeur et gagnent en profondeur ce qu'ils perdent en étendue. Tirant l'aiguille tout le jour, Mme Blanchecotte n'encadrerait chez elle aucun diplôme, mais, le soir venu, elle lit les poètes en français, en anglais, en allemand et en latin comme un clerc tonsuré.

Jusqu'au romantisme les couches populaires se créaient un climat de beauté sans le savoir,

reproduisant artisanalement des formes ancestralement connues, la tradition empêchait les formes d'évoluer rapidement, elles gardaient leur personnalité régionale. Les romantiques exhumerent les vieilles légendes, se passionnèrent pour les créations frustes, naïves, en décrivirent leurs réelles beautés et leur appliquèrent pour la première fois le terme d'art. S'introduisant à l'intérieur de la création paysanne, ouvrière, ils en rompirent l'équilibre naturel. Les artisans qui jusqu'alors produisaient des objets d'utilité pratique et qu'ils faisaient beaux par propension innée, se mirent à créer pour la "ville", à partir de quoi naquit une "industrie d'exportation". Les "poètes-ouvriers" ne furent pas étrangers au mouvement; Il est malaisé dès lors de faire la part dans leurs oeuvres de ce qui est propre à leur état et des lectures qu'ils ont pu faire.

A qui revient la meilleure part de naïveté : au grand poète qui tend une main secourable au tenancier de la pensée naturelle, ou au poète ouvrier qui croit son génie reconnu ?

C'est au moment qu'est reconnu l'art de la poésie populaire qu'elle cesse d'exister. Gauchement, le menuisier de village, sous le règne du Roi-soleil, refaisait des meubles Boulle, gauchement, les "poètes-paysans" faisaient du Hugo et du Lamartine. On se trompait de part et d'autre : les écrivains romantiques ont cru trouver une poésie spontanée, primitive, alors qu'elle n'était qu'une copie de leur talent. Les poètes populaires se crurent reconnus à leur juste valeur alors qu'on ne cherchait que le pittoresque. Des poètes qui n'auraient par leurs seules forces imposés un quatrain à Paris, tousèrent dans un nuage d'encens vite dispersé. Le tisserand Magu, le maçon Charles Percy reçoivent les éloges de George Sand, la couturière aixoise Reine Garde ceux de Lamartine, le colossal Hugo se courbe vers le cordonnier Savinien Lapointe avec déférence. Béranger devient l'ami intime de Malvina Blanchecotte couturière

de son état. Grâce au courant que nous signalons, on s'intéresse à sa poésie. Mme Blanchecotte n'est pas une ouvrière qui rime sur sa condition, c'est un poète qui, ne disposant pas de fortune personnelle est obligé de travailler de ses mains pour gagner sa vie, ce qui est tout autre.



Augustine-Malvina Souville, épouse Blanchecotte, est née à Paris en 1830 dans la maison d'un tailleur, ce qui établit déjà une ressemblance avec son futur grand ami le chansonnier national :

Et l'an du Christ, mil sept cent quatre vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père..

Ce n'est qu'en 1850 qu'elle fit la connaissance de Béranger, mais son contact avec la poésie date de loin, à neuf ans, elle baignait déjà dans les Harmonies de Lamartine. Elle lui voua depuis un culte, il fit partie de ses dieux lares et marchant sur ses traces, elle lui adressa ses premiers vers, fort bien reçus. Il s'établit entre eux une amitié ou tout était partagé jusqu'aux aspirations politiques.

A cette poétique phrase du maître :

"Après son sang, ce que l'homme peut donner de plus de lui, c'est une larme". Celle qu'on a pu comparer à Mme Valmore répondait à l'illustre maconnais.

LES LARMES

Si vous donnez le calme après tant de secousses,
Si vous couvrez d'oubli tant de maux dérobés,
Si vous lavez ma plaie et si vous êtes douces,
O mes larmes, tombez !

Jusqu'à la mort de Béranger, survenue en 1857, jamais une semaine ne s'écoula sans qu'ils ne se vissent et entre temps, ils s'écrivaient, Malvina reçut ainsi plus de deux cents lettres

de lui qui l'informaient de tous les potins des lettres et de la politique. Elle était là les jours où le chansonnier recevait ses amis "c'est ainsi qu'elle se lia avec Mme Colet, qui se plaisait à la toiser du haut de son peplum académique" (1).

"Mme Blanchecotte fut invitée aux réunions platoniciennes de Mme Colet. On faisait d'assez curieuses soirées à cette rue de Sèvres; on cherchait à faire oublier l'Abbaye-aux-Bois. Mme Louise Colet était la Récamier naturelle de ce cénacle où venaient Mme Blanchecotte, miss E. Blake, M. Cousin, M. Villemain, M. Patin, M. Alfred de Vigny, M. Emile Deschamps, M. Louis Bouilhet, M. Leconte de Lisle, et quelques légères sommités de la Revue de Paris et de la Revue des Deux Mondes, qui se croyaient, non seulement à l'Abbaye-aux-Bois, mais encore à l'hôtel de Rambouillet. Ces comédies, on ne peut les écrire, quand même on serait Sainte-Beuve ou Léon Gozlan, aussi je n'en parle qu'en désespoir de cause et pour mémoire.

"Mme Blanchecotte devait être mal à l'aise sous ce portique de Carnavalet. Faite plutôt pour voir le ciel et ses anges, elle ne devait jamais avoir à toucher la terre et ses masques. Aussi n'a-t-elle laissé dans ses poésies aucun souvenir de la rue de Sèvres".

Mme Blanchecotte a peu écrit pendant les soixante sept années que Dieu lui octroya sur terre, ses loisirs étaient trop chichement mesurés; la qualité y supplée, une qualité de discrétion. Elle n'avait pas l'outrecuidance d'aucune de se prendre pour un grand esprit. Pendant les jours mouvementés de la Commune, ambulancière de la Croix Rouge, elle écrivit un journal qu'elle publia chez Didier en 1872. Elle nous livre un peu d'elle dans l'introduction de l'ouvrage :

"Je l'ai dit et redit avec béatitude toute

(1) Charles Coligny : La Revue Fantaisiste, Mars, 1861

long de ma vie : quel bonheur de n'être rien, c'est à dire de n'être que femme, de pouvoir, comme les enfants traités sans conséquence, penser tout et le penser tout haut, ignorer tout et porter sans contradiction sa robe d'ignorance ! Quel bonheur de n'avoir rien à démêler avec le gouvernement du pays (ce difficile, si difficile manieement des esprits !) avec la lanterne magique des honneurs de la politique !" (2)

Sans la prétention de "l'intellectuelle", sans se glorifier outre mesure de son humble condition plutôt à la mode, elle laisse chanter en liberté sa muse, sans besoin de censure, elle n'est qu'une "femme", qu'une "ouvrière", elle n'a aucun rang à tenir dans la société mondaine, ni dans la société des gens d'esprit. Son "ignorance" lui permet de poser des questions et comme aux enfants on y répond si l'on veut.

Malvina Blanchecotte excelle dans les petits défilés de quatrains lestement jetés. Une sentimentalité nostalgique y combat une douceur attendrie :

Ce fut une indicible ivresse,
J'en tressaille encore aujourd'hui !
En le voyant je dis : C'est lui !
Et mon coeur le suivit en laisse
Ce fut une indicible ivresse !

Ce fut une horrible détresse.
Sans frémir je n'y puis songer !
Il passa comme un étranger
Indifférent à ma tendresse :
Ce fut une horrible détresse. (3)

Ailleurs, le charme d'une peinture naïve est d'un art consommé; le primitif dans le dessin, une science exquise de la couleur et dans la note juste :

(2) Tablette d'une femme pendant la Commune, Didier, 1872

(3) Les Militantes, Lemerre, 1875 Pièce VII

Aimez! me disiez-vous (j'ai retenu cela!)
Et j'ai dit : Pourquoi faire ?
Rien ne dure ici-bas, hors le chagrin qu'on a,
Et c'est trop de misère.

Hors le chagrin qu'on a, soi-même aimant toujours,
De n'être plus aimée !
Les serments éternels d'éternelles amours
Passent comme fumée !

Tout meurt d'avoir vécu! toute chose n'est plus
Sitôt qu'elle commence !
Mieux vaut prendre son coeur, et, piétinant dessus,
L'écraser en silence. (4)

Malvina Blanchecotte n'a rien gagné à être étiquetée ouvrière-poète. Sa poésie n'est pas descriptive, elle ne nous parle pas de couture, elle ne nous entretient pas de ses déboires quotidiens. Elle échappe aux petites choses du monde par le portique du rêve, en cela, et parce qu'elle l'a su exprimer bellement, elle est un vrai poète à part entière :

Ce rêve où je m'enfermerai
Sera ma dernière demeure;
Jusqu'à ce qu'à la fin je meurs,
Désespérément j'en vivrai!



(4) Les Militantes, Pièce XXXVIII



MADAME AUGUSTE PENQUER

Un Poète heureux

Léocadie Hersent est la femme de ses admirations. Elle s'efface derrière elles. Poète, elle s'efface derrière le nom de son mari; M. Auguste Penquer, médecin, ancien maire de Brest, bon père et bon époux. Elle signe Mme Auguste Penquer, ou Léocadie Penquer; par confusion on la trouve souvent nommée Augusta Penquer.

Elle naquit au château de Kérouartz près de Lannilis dans le Finistère, en 1827. Elle était la petite-fille du baron Vabre, général d'empire. Ses parents l'élevèrent dans le respect des grands modèles. Elle fut religieusement habituée à mettre Dieu avant tout et répétait avec son ami parnassien Achille Millien :

Gloire à Dieu qui créa tant de magnificence
Dieu seul est grand.

Mme Penquer est l'image de la fidélité, de l'obstination bretonne. Elle ne dévia pas d'un pouce d'une religion profondément enracinée dans une tradition forte. Elle la retrouvait dans la noble prose de Chateaubriand que ses parents lui apprirent à aimer. Ce fut surtout le vers aérien des Harmonies religieuses qui l'émut.